
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/3 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.3.61475

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dings über den Beitrag von Pierre BÉHAR, der auf das Sammelwerk einen Schatten wirft: dessen die politische Geschichte behandelnde Darstellung erinnert mit ihrem penetranten Antiberussismus an graue Urzeiten französischer Deutschlandmythen, die mit Bänden wie dem vorliegenden eigentlich überwunden werden sollen. Es ist zu bedauern, daß solche Töne ein so inhaltsreiches Buch belasten müssen.

Herbert ELZER, Andernach

Romanistik. Eine Bonner Erfindung, in Zusammenarbeit mit Richard BAUM und Birgit TAPPERT hg. von Willi HIRDT, Teil I: Darstellung, Teil II: Dokumentation, Bonn (Bouvier) 1995, 1227 p. (Academica Bonnensia, 8).

Ce volumineux travail représente une tentative de présenter la genèse d'une philologie moderne dont la place centrale dans les facultés allemandes est aussi évidente que son fondement théorique est difficile à cerner. La romanistique, même si elle a eu en France, chez l'élève et traducteur de Diez Gaston Paris et ses propres étudiants, une fortune non négligeable reste une discipline fondamentalement allemande dont les pays romans s'inspireront tout au plus pour en appliquer les méthodes aux monuments littéraires du Moyen-Age national. La romanistique a en outre longtemps ignoré les réalités politiques et sociales des pays latins et réservé, non sans mépris, au journalisme l'étude des littératures modernes pour se consacrer par prédilection aux œuvres antérieures à la Renaissance. Elle apparaît enfin comme l'héritière directe d'une philologie romantique qui privilégie les parallélismes strictement linguistiques entre les aires culturelles et tend à leur prêter en vertu de ces recouvrements linguistiques des caractéristiques ethniques propres que les recherches sur la psychologie des peuples de Moritz Lazarus, Heymann Steinthal et Wilhelm Wundt ne feront que renforcer. Pourtant cette discipline qui a longtemps maintenu le principe d'une sorte d'ubiquité intellectuelle des romanistes et répugné à se scinder en sous-disciplines spécifiques comme aussi à se muer en »romanische Auslandskunde« a accumulé un impressionnant savoir sur les anciennes littératures issues du latin, au point que la redécouverte en France de l'héritage occitan et provençal est passée, au moins en partie, par un emprunt à l'Allemagne. La romanistique vit le jour à Bonn où Friedrich Diez, puis Wendelin Foerster et Heinrich Schneegans jusqu'au début de notre siècle, assurèrent successivement sa gloire. Aussi ne peut-on que saluer l'initiative d'étudier la discipline à travers trois figures fondatrices et l'espace particulier d'une université qui sert de cadre à leur enseignement.

Richard BAUM consacre une première partie à Friedrich Diez. Étudiant en 1811, celui que l'on s'accorde à considérer comme le principal père fondateur de la romanistique, a connu l'enthousiasme antifrçais des Guerres de libération. Son maître, le philologue de Gießen Friedrich Gottlieb Welcker, n'appela-t-il pas alors dans un libelle d'esprit fichéen à l'oubli de la langue française? Partisan d'une éducation esthétique fondée sur l'analyse de la langue et la pratique poétique, Welcker marqua profondément Friedrich Diez. Celui-ci participa à la campagne de France et ce n'est qu'en 1821 qu'il soutint sa thèse de doctorat. Avant même de s'adonner à des travaux académiques Diez, qui comme les jeunes Allemands de sa génération avait lu passionnément la littérature romantique, s'occupa de traduction de vieilles romances espagnoles pour lesquelles il trouva difficilement un éditeur, mais il persévéra dans ses entreprises traductrices avec Walter Scott. La découverte de la romanistique – à laquelle il s'était initié pour ainsi dire en autodidacte – semble s'opérer chez lui lorsqu'avec l'appui du recteur de l'Université, Philipp Joseph Rehfues, amateur de culture italienne et lecteur de Raynouard, il est engagé comme lecteur à Bonn à compter du semestre d'été 1822. Diez va y enseigner jusqu'au semestre d'hiver 1875–1876. Fondée en 1818 l'Université de Bonn avait déjà été engagée sur la voie des études romanes par les cours de Wilhelm August Schlegel qui attira certainement l'attention de Diez sur l'œuvre de Raynouard. Philipp Strahl et Burkhard

Heinrich Freudenfeld qui enseignent également avant Diez correspondent, eux, à la vieille tradition des maîtres de langues et ne peuvent être considérés comme des initiateurs.

La liste des cours prononcés par Diez devant un public qui, au moins durant les premières années, alors que les études consacrées aux langues et littératures étrangères restaient loin d'avoir conquis leur légitimité, restait fort clairsemé, montre de façon très claire les points forts de ses intérêts. Diez qui a prononcé 69 cours sur la grammaire italienne, 26 cours sur Dante, 21 cours sur Calderon, 19 sur Camões, 27 sur la littérature allemande du XIII^e siècle et même 15 cours sur la Bible d'Ulphilas n'a jamais enseigné la grammaire française, abandonnée à d'autres maîtres, comme les Français R. Nadaud et Charles Monnard. Comme les premiers romanistes en général Diez ne se piquait nullement d'une connaissance pratique du français. En revanche il se considérait aussi accessoirement comme germaniste et n'a pas manqué d'aborder la littérature allemande médiévale. Son œuvre centrale reste aux yeux des générations de romanistes sa *Grammatik der romanischen Sprachen* (1836–1844). Or Diez avait été déjà sensibilisé aux problèmes de l'évolution des langues en recensant Raynouard et en rédigeant son travail sur *Die Poesie der Troubadours* (1826). Une impulsion décisive vint naturellement de la grammaire de Jakob Grimm et de la grammaire comparée des langues indo-européennes de Franz Bopp, recherches qui légitimaient l'étude des cultures sur la base de regroupements linguistiques.

La liste exhaustive des cours de Diez, de ses publications et traductions, des ouvrages qu'il a recensés, des écrits consacrés à ses travaux, constituent les matériaux de construction à partir desquels le lecteur peut édifier soi-même son propre portrait du fondateur des études romanes. Il sera aidé dans cette démarche par une documentation très riche qui tantôt éclaire de manière décisive les relations de Diez et de son maître Welcker, tantôt livre des essais poétiques – qui à en juger par tel poème de 1816 consacré au Rhin – ne prédisposaient pas le jeune homme à s'adonner quelques années plus tard à l'étude des cultures latines. On y trouve une série de traductions avec l'original en regard, des pièces qui éclairent la genèse du travail sur les anciennes romances espagnoles et sur les chants provençaux et illustrent aussi bien les difficiles contacts de Diez et de Raynouard que le détail des recherches engagées à Paris en 1824. Diez fera école par ses écrits plus que par les thèses dirigées. Une liste des doctorats présentés au titre de la romanistique à l'Université de Bonn sur un siècle montre que c'est seulement à partir de Wendelin Foerster que la romanistique donne lieu à des études doctorales.

Avec Wendelin Foerster les études romanes, comme le montre fort bien Willi HIRDT, passent de l'ère des pionniers à l'ère de l'institutionnalisation. Né dans le Nord-Ouest de la Bohême, il a appris le latin et le grec dans un séminaire catholique de Königgrätz avant d'entamer des études à l'Université de Vienne où il subit tout particulièrement l'influence de Hermann Bonitz, philologue spécialiste d'Aristote. Sa dissertation (1872) portera sur une question de philologie classique et c'est seulement la rencontre avec le romaniste viennois Adolfo Mussafia qui va le mettre sur la voie de la romanistique. Avec ce premier maître il partagera un goût pour les détails linguistiques et une aversion prononcée pour les synthèses théoriques qui laissera son empreinte sur l'ensemble de la discipline. Désormais décidé à passer une habilitation dans le domaine des études romanes, Foerster entame en 1873 un long voyage à travers les collections de manuscrits médiévaux français, de Bern à Lyon, de Carpentras à Paris. Là il rencontre notamment Gaston Paris, l'élève de Diez, auquel l'opposeront plus tard des polémiques scientifiques. Dès le début de ses recherches naît chez Foerster le projet d'une édition exhaustive de Chrétien de Troyes qui l'occupera toute sa vie. Après avoir enseigné à Vienne au Lycée de la Josefstadt, puis fondé le séminaire de romanistique de Prague, Foerster est appelé à Bonn sur la chaire de Diez, dont il entretiendra le culte durant toute sa carrière. D'ailleurs l'un de ses premiers projets à Bonn consiste à refondre et rééditer la grammaire de Diez: un projet parallèle de Gaston Paris rendra toutefois la réalisation de cette refonte impossible.

Foerster aura davantage de succès dans ses efforts permanents pour mettre en place à Bonn une véritable bibliothèque de recherche. Plus que Diez Foerster est un pédagogue qui consacre beaucoup de temps à la formation de ses élèves dont il contrôle les formes de sociabilité dans un »Akademischer Verein«. Un signe du succès de la discipline encore jeune réside dans l'attrait qu'elle exerce aussi sur un certain nombre d'étudiants étrangers. Le Français Eugène Gaufinez, après avoir fait avec Foerster un doctorat sur la langue de Zola, deviendra lecteur puis professeur à Bonn. Luigi Pirandello soutient lui aussi sous la direction de Foerster une thèse consacrée au dialecte de Girgenti. Foerster s'intéresse, il est vrai, bien davantage aux questions linguistiques qu'aux problèmes esthétiques et lorsqu'il concentre son attention ou celle de ses élèves sur des états contemporains des langues romanes, c'est surtout pour conforter la recherche dialectologique. Aussi bien l'Atlas linguistique de la France qui paraît depuis 1903 sous la direction de Gilliéron que la phonétique expérimentale impulsée par Jean-Pierre Rousselot suscitent son enthousiasme, et lui-même s'engage volontiers dans des enquêtes dialectologiques. Pourtant le centre de gravité de ses travaux scientifiques restera l'édition des textes français médiévaux et il tentera sans relâche d'appliquer les méthodes de Lachmann à un objet qui ne s'y prête pas toujours. La liste exhaustive de ses travaux met en évidence son intérêt pour les problèmes éditoriaux. L'intéressante documentation rassemblée par HIRDT éclaire à la fois des aspects biographiques et les options de la méthodologie scientifique de Foerster.

Troisième personnalité de romaniste abordée cette fois par Birgit TAPPERT, Heinrich Schneegans incarne visiblement une nouvelle étape dans la mise en place de la discipline. Schneegans est un Alsacien dont le père, journaliste, a représenté l'Alsace au Parlement français après 1870 avant de se décider à retourner dans sa patrie. Consul d'Allemagne à Messine, le père de Schneegans a ensuite permis à son fils d'acquérir une connaissance de l'italien presque aussi intime que sa connaissance du français. Cet itinéraire personnel explique certainement la conception plus moderniste de la romanistique représentée par Schneegans qui insiste sur le rôle des lecteurs dans la formation des étudiants et se montre plus sensible que ses prédécesseurs à la dimension politique d'une science située nécessairement à l'articulation des vies intellectuelles française et allemande. Combinant histoire et romanistique, il a fait ses études dans le cadre d'une Université de Strasbourg que l'Allemagne wilhelminienne avait transformée en vitrine de la science germanique et sous l'autorité d'un des principaux romanistes de son temps, Gustav Gröber, alors en train de rédiger ses *Grundrisse*. Mais il a aussi fréquenté à Bonn les cours de Foerster et c'est sans doute sous l'influence de ce dernier qu'il se décide à soumettre à la Faculté de philosophie de l'Université de Strasbourg, en 1887, une dissertation consacrée au dialecte sicilien.

Schneegans est également, voire surtout, attiré par la littérature moderne des pays latins. Son travail d'habilitation porte sur Rabelais et Fischart (ne sera-t-il pas le seul membre allemand d'une Société des études rabelaisiennes fondée en 1903 par Abel Lefranc?) et l'un de ses premiers cours à Strasbourg porte sur Molière à l'œuvre duquel il consacre régulièrement des publications. Entre d'un côté son édition du *Roman d'Alexandre* de Thomas de Kent ou ses études de dialectologie sicilienne, d'un autre côté ses études sur Rabelais et Molière, Schneegans a parcouru tout l'éventail des centres d'intérêt qui définissent la romanistique au début du XX^e siècle. Moins caractéristique apparaît son engouement pour la culture alsacienne qui le pousse même à écrire de petites pièces personnelles. Il est vrai que, se souvenant de sa formation d'historien, il a toujours mis l'accent sur la nécessité d'initier les étudiants à l'histoire contemporaine des pays de la »Romania«. Les étapes de sa carrière le conduisent de Strasbourg à Wurzburg puis à Bonn, où il est enfin appelé en 1908 à occuper la chaire de Foerster. Reprenant de nombreuses habitudes de son prédécesseur, il s'efforce de développer la bibliothèque et accorde une attention particulière à la sociabilité étudiante. En quatre années d'enseignement à Bonn il dirige et conduit à soutenance de vingt doctorats. Signe d'une ouverture d'esprit encore peu fréquente à cette époque plu-

sieurs de ses élèves sont des femmes. Comme dans le cas de Diez ou de Foerster, la documentation réunie par Birgit Tappert complète fort heureusement le portrait intellectuel de Schneegans.

Les deux volumes de l'ouvrage *Romanistik. Eine Bonner Erfindung* constituent à l'évidence une contribution majeure à l'histoire de la romanistique et une mine d'information sur cette discipline et surtout sur ses fondateurs. Il ne s'agit de rien moins que de trois monographies et d'une édition de sources choisies. On pourrait bien sûr regretter que l'abondance des informations fournies dissimule parfois les lignes de force de la démonstration et que le cas de Bonn n'ait pas été davantage confronté à l'histoire des origines de la discipline ailleurs en Allemagne, à la situation de la germanistique, à la situation des études romanes en France et en Italie. Bref le lecteur aurait pu souhaiter une meilleure mise en perspective du cas de Bonn. Mais il est vrai que les études de cas ont l'avantage décisif de prémunir contre les synthèses rapides, tout en laissant deviner les contours d'une problématique générale. Elles ouvrent de nouvelles voies. En ce sens aussi le travail de Willi HIRDT, Richard BAUM et Birgit TAPPERT est une étude de cas exemplaire.

Michel ESPAGNE, Paris

Isabel F. PANTENBURG, *Im Schatten des Zweibundes. Probleme österreichisch-ungarischer Bündnispolitik 1897–1908*, Köln (Böhlau) 1996, 507 S. (Veröffentlichungen der Kommission für Neuere Geschichte Österreichs, 86).

Ein unverkennbares Symptom für den Zerfall des europäischen Konzerts der Mächte am Ende des 19. Jh. war das zunehmende Streben der Großmächte, ihre Sicherheit durch den Abschluß von Bündnissen und allianzähnlichen »Ententen« zu gewährleisten. Diesem Grundmuster der Staatenpolitik mußte zwangsläufig auch der österreichisch-ungarische Vielvölkerstaat Tribut zollen. Allerdings gab es auch gegenläufige Bewegungen im internationalen Staatensystem. In ihrer umfangreichen und quellengesättigten Studie über das Verhältnis Wiens zum Zweibund geht Isabel F. Pantenburg der Frage nach, ob die Doppelmonarchie über Alternativen verfügte, um die seit 1879 bestehende enge Fixierung auf das Deutsche Reich aufzuheben.

Nach dem Urteil der Vf. waren für Österreich-Ungarn die innenpolitischen Aspekte des Zweibundes und die außenpolitische Dimension des Bündnisses untrennbar miteinander verknüpft. Daher konzentriert sie sich zunächst auf die innenpolitische Entwicklung der Doppelmonarchie, um sich anschließend mit der internationalen Lage der Jahre 1897 bis 1908 zu befassen, wobei der zeitliche Rahmen der Untersuchung eindeutig durch die außenpolitischen »Eckdaten« vorgegeben wird.

Die ambivalente Einflußnahme des Zweibundes auf die innere Entwicklung in der cisleithanischen Reichshälfte wird von der Vf. anhand des Konfliktes um die Badenischen Sprachreformen vom April 1897, des Thun-Vorfalles vom November 1898 und des Streites über die »Los-von-Rom«-Bewegung der Jahre 1898–1903/04 ausführlich und differenziert behandelt. Die Deutsch-Österreicher, neben den Ungarn die Träger des Zweibundes im Vielvölkerstaat, sahen im Deutschen Reich – ganz unabhängig von der Existenz der Allianz – ihre »natürliche« Schutzmacht im sich verschärfenden Nationalitätenstreit. Es war jedoch gerade das übergeordnete Interesse Berlins am Fortbestand der Doppelmonarchie und am Zweibund, welches eine allzu einseitige Parteinahme zugunsten der Deutsch-Österreicher verbot und die »Anschlußoption« kategorisch ausschloß. Zudem wehrte Kaiser Franz Joseph mit Nachdruck deutsche Einmischungsversuche in die inneren Angelegenheiten der Monarchie ab, so daß der Zweibund allenfalls indirekt konservierend auf das innenpolitische System im Sinne der Aufrechterhaltung des Dualismus wirken konnte. Die aus der innenpolitischen Krise der Doppelmonarchie resultierenden Pressionen der